

Comment la croyance éclaire-t-elle la division du sujet ?

C. Brand-Gaborit

*Exposé fait à Paris au Séminaire d'été
Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse
le 29 août 2000*

Dans les derniers chapitres du Séminaire *Les quatre concepts fondamentaux* de la psychanalyse, Lacan aborde à deux reprises la question de la croyance en la liant à chaque fois à la division du sujet.

Tout d'abord dans la leçon 18, il l'aborde du côté de la psychose et de la paranoïa. À propos de la psychose il dit : « *Cette solidité, cette prise en masse de la chaîne signifiante primitive est ce qui interdit l'ouverture dialectique qui se manifeste dans le phénomène de la croyance.* » Et dès la phrase suivante il parle de l'incroyance dans la paranoïa : « *Au fond de la paranoïa elle-même, qui nous paraît pourtant tout animée de croyance, au fond règne ce phénomène de l'Unglauben qui n'est pas le n'y pas croire mais l'absence d'un des termes de la croyance, de cet endroit où se désigne la division du sujet.* »

Ainsi Lacan nous indique d'une part que la croyance ne peut se soutenir que de la division du sujet, et d'autre part qu'elle met en place une dialectique subjective. Dans la dernière leçon du Séminaire il parlera de « *ce double terme subjectif dont se soutient toute croyance.* »

Je vais donc essayer de voir comment et en quoi la croyance se trouve liée à la division du sujet, et plus précisément, pour reprendre les termes dans lesquels Roland Chemama m'a invitée à travailler cette question « *comment la croyance éclaire-t-elle la division du sujet ?* »

Pour cela je vais me référer aux passages de ce Séminaire où Lacan évoque cette question, et je parlerai également du texte d'Octave Mannoni que Lacan cite brièvement, à propos de Casanova, immédiatement après avoir parlé des deux termes de la croyance et de la division du sujet. Ce texte d'Octave Mannoni s'intitule *Je sais bien, mais quand même...* Il a été prononcé en novembre 1963 et publié en janvier 1964, soit juste avant le Séminaire que nous travaillons. Et bien sûr je reprendrai la conférence de Freud intitulée *Rêve et occultisme* à laquelle O.Mannoni se réfère plusieurs fois dans son article, et dont Lacan avait longuement parlée dans le Séminaire *Les non-dupes errent*.

Ces trois textes s'entrecroisent et nous essaierons dans ce tressage de repérer ce qu'il en est de la croyance et de la division du sujet.

C'est évidemment un peu un détour que d'aller se référer à *Rêve et occultisme*, cependant, pour les questions que nous travaillons aujourd'hui, ce texte m'a paru essentiel car même s'il ne résume pas la position de Freud sur la croyance (on pourrait aller voir le texte de 1927 sur le fétichisme) c'est malgré tout dans ce texte qu'il articule les effets de la croyance dans le transfert. Cet article m'a donc paru intéressant à deux titres au moins :

– D'abord parce qu'il témoigne de l'effort rigoureux de Freud pour arracher l'inconscient, tel que le définit la psychanalyse, à d'autres phénomènes obscurs, mystérieux et indéchiffrables. Tout l'enjeu de ce texte tient en ceci que Freud y dégage sans cesse ce qui relève de la psychanalyse et qui donc permet une lecture, de ce qui relève de l'obscurantisme.

– Le deuxième aspect qui m'a intéressé dans ce texte c'est la position de Freud comme analyste, son éthique, et la façon dont il fait accueil dans le transfert à des phénomènes occultes que par ailleurs, en tant que chercheur, il récuse.

Ce n'est pas la première fois que Freud s'attelle à ces questions. En 1921, il rédige l'article *Psychanalyse et télépathie*, mais il ne le publie pas et ne le prononce pas. Ce manuscrit dont le titre original est *Vorbericht*, travail préparatoire, ne sera publié qu'en 1941, après la mort de Freud. En 1922, il reprend cette question et publie *Rêve et télépathie*. Enfin en 1932, il écrit une conférence *Rêve et occultisme* dans laquelle il reprend plusieurs des exemples cliniques déjà présentés dans les précédents articles.

Dès la première page du texte il situe les enjeux de la question, de façon poétique, en citant deux vers d'Hamlet à propos de l'existence réelle de « *ces choses entre ciel et terre dont notre sagesse scolaire n'ose même pas rêver* ». Vous savez qu'Hamlet prononce cette phrase à l'endroit de son compagnon Horatio. Hamlet est dans le jardin où il vient d'entendre le spectre, qui est la voix de

son père mort, lui révéler que cette mort était en fait un assassinat perpétré par son rival amoureux avec la complicité de la mère. Hamlet ne savait pas, maintenant il sait.

En plaçant son texte sous le patronage d'Hamlet, Freud amène d'entrée les thèmes en jeu dans la croyance :

- la mort et le sexuel
- le savoir insu
- la question du père mort.

Ces thèmes nous allons les retrouver tout au long des exemples cliniques au travers desquels Freud va interroger ce savoir qui ne relève pas de la sagesse scolaire. Et Freud va donc présenter plusieurs exemples qui lui ont été racontés par des patients qui ont eu affaire à une astrologue, ou un diseur de bonne aventure, ou un graphologue, etc... Devant ces récits qui lui sont rapportés parfois plus de quinze ans après avoir eu lieu, Freud ne traite pas cela comme des anecdotes qui n'auraient pas leur place dans l'analyse. Il repère qu'il y a là une expression du désir du sujet et en tant qu'analyste il ne le laisse pas passer. Il questionne ses patients, il explore le récit qui lui est fait. Il ne s'en tient pas à l'affect et à la jouissance qui sont pourtant là omniprésents mais par son écoute et son déchiffrement attentif il met au jour la pointe signifiante et l'axe du désir qui jusque là restaient cachés dans le récit anecdotique.

C'est lui, par son travail d'exploration avec son patient, qui repère non pas le vrai ou le faux dans les prédictions ou la télépathie, (d'ailleurs dans ces exemples aucune des prédictions ne s'est réalisée, quant à la télépathie Freud refuse de se prononcer sur sa véracité éventuelle) mais qui repère les signifiants qui appartiennent à la chaîne signifiante de son patient et ordonnent son désir.

Il repère ainsi que si la voyante peut formuler quelques uns des signifiants où s'accroche la jouissance d'un sujet, elle ne peut ni les ordonner ni les déchiffrer. Mais cela explique cependant pourquoi les clients sont si ravis alors que les prophéties ne se réalisent pas. Le ravissement tient au fait que des signifiants de leur chaîne signifiante leur sont donnés comme un message en retour. Y a-t-il une plus grande jouissance pour un sujet que de recevoir ainsi les signifiants de sa jouissance comme venant de l'Autre ? De là sans doute la fortune des voyants et peu importe la véracité ou non de leurs prédictions.

Mais à mon sens le point le plus fort de ce texte est ce récit que rapporte Freud d'une sorte de transmission de pensée (*Gedankenübertragung*. Littéralement : transfert de pensée) entre lui-même et un de ses patients. Le point de départ est fort simple : lors d'une séance un patient de Freud fait état, en allemand, d'un surnom que lui donne la jeune fille dont il est amoureux. Or ce surnom a la même consonance que le nom de famille d'un médecin psychanalyste anglais dont on vient à l'instant même de transmettre à Freud la carte de visite. Cela se passe en

1919 et pour Freud c'est la première visite à Vienne d'un Européen après la guerre.

Voyez, c'est simple : Freud entend un signifiant de son patient qui le renvoie à un de ses propres signifiants. La séance se poursuit, le patient continue ses associations. Et Freud cherche à comprendre ce qui s'est passé. Il nous expose alors un admirable travail tout en dentelle, comme dans l'oubli du nom Signorelli. A partir de la chaîne associative de son patient il laisse aller ses propres associations, croisant ainsi des signifiants qui appartiennent à son patient et des signifiants qui lui appartiennent, des associations de son patient et les siennes. Toujours dans la dimension du signifiant il passe d'une langue à l'autre, il s'en tient à la prononciation, et pas seulement au sens, et il construit ainsi des chaînes signifiantes qui le concernent autant que son patient.

A travers ces signifiants qu'il relève, Freud va déchiffrer le désir de son patient (sa jalousie, son embarras amoureux, sa place dans le transfert) et on entend bien que cela concerne le Réel sexuel et le transfert.

Mais ce qui est vraiment frappant c'est la façon dont la subjectivité de Freud et son Réel sont engagés dans ce travail, et comment cela transparait dans les signifiants que son travail de chercheur met au jour. En effet, dans les chaînes associatives qu'il déploie on entend l'insistance pour lui de la question de la mort, en particulier à travers la guerre de 14 (il associe sur les noms de plusieurs personnages morts récemment, il fait allusion au récit biblique du déluge,...). Mais on entend aussi et surtout comment insiste pour lui la question de la transmission de la psychanalyse (dans ses associations il cite bon nombre des grands noms de l'époque pour la psychanalyse : Anton von Freund, Ernest Jones, Karl Abraham). Et on peut se demander si ce travail que Freud poursuit jusqu'à la fin de sa vie et qu'il n'achève jamais sur la transmission de pensée ne reflète pas simplement son souci quant à la transmission de la psychanalyse. Transfert de pensée/transfert à l'analyste, mais également transmission de pensée/transmission de la psychanalyse.

Ce qui m'a paru le plus remarquable c'est la façon dont Freud, bien qu'il n'ait pas eu à sa disposition le concept de grand Autre ni de sujet supposé au savoir, tente d'assumer les modalités signifiantes du transfert, même et y compris lorsque cela en vient à toucher ce qui fait Réel pour lui, et ceci non pas dans une intersubjectivité imaginaire, mais en reconnaissant l'antériorité du signifiant et le côté transindividuel du discours.

Cependant, il me semble que Freud fait de la croyance une catégorie du religieux : « *l'intérêt pour l'occultisme est en fait un intérêt religieux, et c'est un motifs secrets du mouvement occultiste que de venir en aide à la religion menacée par le progrès de la pensée scientifique.* » Dans son souci de se déprendre de toute approche religieuse il

garde sans doute l'illusion que de cette croyance on pourrait se dégager. Il tentera d'avancer encore ce point quelques mois plus tard dans *Moïse et le monothéisme*.

Sur ce point, Lacan va opérer une avancée radicale en nous permettant de repérer que la croyance n'est pas seulement religieuse mais qu'elle est un fait de structure, qu'elle ne s'adresse pas seulement à une figure divine ou paternelle mais à l'Autre en tant que lieu. Ce qu'amène Lacan c'est que pour un sujet la mise en place de la croyance est contemporaine de son avènement en tant que sujet.

En effet le sujet n'advient comme tel qu'au moment où, par un acte symbolique, il émet une hypothèse quant au manque de l'Autre, de la mère. C'est un acte symbolique car la mère, en tant qu'Autre réel, semble ne manquer de rien. Ce manque, à la fois reconnu et créé par cet acte, ouvre ainsi dans l'Autre une place où le sujet cédera l'objet de sa pulsion, l'objet a cause du désir qui se trouvera alors déposé dans l'Autre.

Ni psychologique, ni imaginaire, cette opération signifiante de reconnaissance d'un manque dans l'Autre signe la naissance du sujet, mais cela au prix d'une perte, celle de l'objet a, et d'une aliénation à l'Autre qui recèle cet objet. Par cette perte le sujet se trouve irrémédiablement divisé, divisé d'avec lui-même, divisé d'avec son objet. Par sa prise dans le langage et dans les signifiants du discours de l'Autre il se trouvera divisé du signifiant qui le représente dans l'Autre et qui lui deviendra inaccessible. Le sujet n'existera plus que comme coupure entre S1 et S2. « *De naître avec le signifiant, le sujet naît divisé* » dit Lacan dans la leçon 15.

Dans cet acte symbolique se met en place la croyance, en même temps que le fantasme dont on peut sans doute dire qu'il est une forme de croyance, et nous retrouvons les deux termes nécessaires à toute croyance :

– à la fois reconnaissance d'un manque dans l'Autre qui permet l'existence du sujet mais le divise

– et illusion d'un Autre non manquant qui réclamerait au sujet l'objet de son désir pour en jouir.

C'est parce qu'elle découle d'un acte symbolique que la croyance permet que cohabitent ces deux termes pour un même sujet.

Cet acte **symbolique** qui met en place la croyance porte donc non pas tant sur une représentation **imaginaire** de quelqu'un dans l'Autre que sur la prise en compte de la perte **réelle** de l'objet a.

Reconnaissant le Réel de sa propre division, le sujet se fait croire qu'elle lui est demandée par quelqu'un dans l'Autre. Cette croyance vient le protéger non pas de la réalité de sa division mais de son versant réel dans lequel il pourrait disparaître. « *Au moment où la signification de la*

croyance paraît le plus profondément s'évanouir, l'être du sujet vient au jour de ce qui était à proprement parler la réalité de cette croyance » dit Lacan.

Le texte d'O. Mannoni dit très bien, dès son titre, les deux termes de la croyance : *Je sais bien, mais quand même...* Ce double balancement désigne à la fois la division du sujet, division entre S1 et S2, division entre sujet de l'énonciation et sujet de l'énoncé, et en même temps la tentative du sujet de se protéger de cette division. O. Mannoni écrit : « *il n'y a de mais quand même qu'à cause du je sais bien* ».

La formalisation lacanienne nous permet donc de repérer la croyance comme un fait de structure, lié à l'opération du refoulement originaire avec lequel pourtant elle ne se confond pas car la croyance n'est pas inconsciente, comme le rappelle O. Mannoni.

Ce n'est pas un temps originaire, c'est une opération activée à chaque fois que le sujet est pris dans le désir et donc dans l'énigme du désir de l'Autre. En ce sens cela engage à chaque fois sa responsabilité.

Dans son article O. Mannoni fait plusieurs notations concernant la croyance, en particulier qu'elle suppose toujours le support d'un autre de sa parole. C'est le cas du chaman qui se met à croire quand c'est un autre chaman qui énonce les mêmes supercheries que lui. Mais surtout il met en place la figure du crédule, et c'est là qu'il présente l'exemple de Casanova que cite Lacan. Quand celui qui croit ne peut plus assumer sa croyance et la division qu'elle suppose, il se cherche un crédule qui se chargera de la croyance à sa place et lui permettra de continuer à croire à travers la croyance du crédule. C'est le rôle de crédule dévolu aux enfants dans toute société. Cela nous permet de continuer à croire au Père Noël.

Casanova met en œuvre une succession de supercheries, de mystifications avec nombre de crédules, « *un cercle d'imbéciles* » nous dit Lacan. Mais au moment où culmine son rôle de magicien devant ce cercle d'imbéciles, éclate un orage qu'il n'avait pas prévu. Casanova ne manque pas de reconnaître dans cet orage la figure de l'Autre, de Dieu qu'il n'a pas cessé de défier. Mais ne l'ayant pas prévu il ne se trouve là aucun crédule pour soutenir sa position de magicien, et Casanova s'effondre alors dans la panique et l'impuissance. O. Mannoni écrit : « *Casanova tombe à la place laissée vide par le terme défaillant* ». Là où le crédule fait défaut Casanova voit retomber sur lui les effets d'une croyance à laquelle il croyait échapper.

On voit bien le rôle du crédule qui, à se charger de la croyance, évite au sujet de rencontrer les effets de sa division dans son rapport à l'Autre, point d'angoisse maximum dans sa proximité à l'objet a.

On peut dire encore autrement ce pas opéré par Lacan par rapport à la théorie freudienne.

O. Mannoni rappelle que dans le texte de 1927 sur le fétichisme, Freud avait déjà repéré les deux termes de la croyance :

– reconnaissance de l'absence de pénis chez la mère

– y croire quand même.

Mais là où Freud le repérait dans une reconnaissance quasi anatomique par l'enfant, Lacan va en faire une opération symbolique où c'est le manque du phallus qui est reconnu chez l'autre, chez la mère, en même temps que le sujet va lui attribuer une valeur phallique. C'est là le modèle de croyance sur la base duquel viendront secondairement s'édifier toutes sortes de croyances.

C'est bien parce que la croyance met en jeu la dimension phallique que nous y logeons si facilement et par substitution une figure paternelle. Je voudrais vous l'illustrer cliniquement en vous rapportant une phrase que j'ai entendue récemment : « *depuis que je vais mieux la chance revient* ». Phrase étonnante au premier abord, mais finalement pas tant que cela si on songe à la dimension phallique qui s'inscrit dans la croyance. « *Depuis que je vais mieux* » peut être entendu aussi comme le fait d'être en règle avec son devoir phallique, travailler, aimer, assumer ses fonctions symboliques. « *la chance revient* » c'est à dire l'Autre répond et me récompense.

Ainsi la croyance qui se met en place pour un sujet dans son rapport à l'Autre n'éluide absolument pas la question de la responsabilité du sujet quant à son désir. Et pour reprendre le terme *d'éclairer* qui figure dans mon titre, je dirais que si la croyance protège le sujet de la cruauté du Réel de sa division, en même temps elle a pour effet de l'éclairer en ce sens qu'elle maintient le sujet en position de veilleur quant à son désir. Du fait même qu'elle est référée structurellement au phallus, la croyance que dans l'Autre quelqu'un peut répondre oblige le sujet à tenir sa lampe allumée.

Freud note, et O. Mannoni le reprend dans son article, que c'est de cette croyance et de cette division que le fétichiste ne veut pas. Pour lui l'opération ne consiste pas à reconnaître le manque puis à s'arranger pour y croire quand même. Non! Ici pas de manque, ni de division, ni de croyance. Le fétiche vient à la place de la croyance et suture la division subjective. Il n'y a plus alors de « je sais bien mais quand même », mais simplement « je sais ».

Je n'ai pas trouvé d'exemple de fétichiste pour vous l'illustrer, mais il me semble que cette non-reconnaissance de l'absence, cette saisie de l'objet comme non manquant, avec l'affirmation d'un « je sais » qui dément toute réalité comme s'il n'y avait pas d'impossible, peut nous être rendue sensible à travers cette phrase d'un poème de Saint Jean de la Croix : « *Je sais bien, moi, la fontaine qui coule et court, malgré la nuit* ». Avec un tel savoir pas besoin de croyance!

Avant de terminer, je voudrais revenir au texte *Rêve et occultisme* pour souligner la position de Freud quant à ces croyances. En effet, dans l'accueil qu'il offre à la crédulité et à la nécessité d'être croyant, il me semble que c'est là sa façon de faire tenir une fonction paternelle et de permettre, du coup, que dans ces moments où la parole se déploie sur le versant de la croyance ou de la superstition, la dimension symbolique de la parole reste malgré tout nouée aux dimensions imaginaires et réelles.

Et s'il tente fermement de se dégager d'une position religieuse dans son élaboration théorique, il accepte d'occuper pour ses patients cette place de l'Autre, et ils n'exigent pas d'eux qu'ils renoncent à leurs croyances, ni qu'ils aient terminé leur analyse avant d'en avoir fait le parcours. Il s'en tient à sa place d'analyste, il écoute, il entend les signifiants, il y déchiffre le désir. Ainsi on peut dire qu'il avait entendu quelque chose de la structure même s'il ne le disait pas ainsi.

Vers la fin de son texte il écrit : « *Vous préféreriez certainement que je m'accroche à un théisme modéré et que je me montre inexorable dans le refus de tout ce qui est occulte* », et plus loin il ajoute : « *Tout ceci est encore incertain et plein d'énigmes non résolues, mais ce n'est pas une raison pour en avoir peur* ». Outre l'humour du terme de théisme modéré sous la plume de Freud, on ne peut que noter combien sur cette question de la croyance il engage son désir d'analyste.

Qu'est devenue pour nous, aujourd'hui, la démarche freudienne ?

Il me semble qu'on ne peut que se questionner sur ceux qui, se voulant fidèles à une psychanalyse pure, prônent le retour à l'hypnose et à des pratiques occultes alors que Freud n'a eu de cesse d'en extraire la psychanalyse. Mais à l'inverse on peut aussi se questionner sur notre purisme parfois à vouloir nous dégager absolument de toute croyance ou superstition. Notre souci de rationalité dans la psychanalyse nous rend parfois, non pas intolérants, mais sourds aux formes surprenantes que peuvent prendre actuellement les croyances. Et sans doute le plus souvent les laissons-nous passer sans relever à quel point quand un sujet peut parler de cela il ne parle de rien d'autre que de son rapport symbolique à l'Autre, et que quand quelqu'un aborde cela en analyse c'est un moment transférentiel important.

Actuellement, entre d'une part le discours de la science qui nous met dans cette *indifférence* dont parle Lacan dans la dernière leçon, et d'autre part le fait que nos croyances ne sont plus organisées collectivement, nous voyons surgir dans notre social des croyances sectaires, nationalistes, obscurantistes, etc... Et surtout d'autant plus étranges et erratiques qu'elles ne sont plus rattachées à aucun Nom-du-père.

Et l'analyse est, à mon sens, un des rares lieux où un sujet peut être autorisé à croire tout en res-

tant dans les lois de la parole, et où sa croyance peut être reprise dans l'équivoque signifiante.

Comment mieux le comprendre qu'en reprenant l'intégralité de la phrase d'Hamlet dont Freud a extrait les deux vers qu'il cite au début de *Rêve et occultisme* ?

Horatio – *Par le jour et la nuit ce sont d'étranges prodiges*

Hamlet – *Eh bien! Honorez-les comme des étrangers*

Car il y a plus de choses sur la terre et dans le ciel, Horatio,

Que votre sagesse scolaire ne peut en rêver.

« *Honorez-les comme des étrangers* » me semble être le ressort de la position éthique de Freud concernant les croyances énoncées par ses patients. A ces « *étranges prodiges* », auxquels il ne croit pas et qui sont étrangers à sa définition de l'inconscient, il a pris le risque d'offrir l'hospitalité de son écoute dans la psychanalyse.

En se référant ainsi à Hamlet, Freud relie la question de la croyance à celle du savoir. Sa position croise alors celle de Lacan qui écrit, leçon 18, à propos de la confiance faite à l'analyste : « *La formation du psychanalyste exige qu'il sache, dans le procès où il conduit son patient, autour de quoi le mouvement tourne. Lui doit savoir...* » De même dans son article sur *La croyance*, Charles Melman nous rappelle que : « *le psychanalyste n'est pas un directeur d'inconscience, il n'a aucunement à décider des croyances ou de la foi de son analysant.* » Et il écrit également : « *qu'il convient en même temps de lui permettre (au patient) de se situer au mieux dans ce qui est son propre questionnement.* » En tous cas, pour Freud comme pour Lacan l'exigence de savoir est indissociable de ce qu'ils avancent sur la croyance.

Plus loin, dans la même leçon, Lacan ajoute : « *il n'est pas de croyance qui ne suppose dans son fond que la dimension dernière qu'elle a à révéler*

est strictement corrélative du moment où son sens va s'évanouir ». Si le sens s'évanouit, est-ce à dire que le sujet n'en saurait jamais rien et serait sans responsabilité ? Je ne le pense pas. Mais peut-être est-ce cet évanouissement du sens qui amène O. Mannoni à truffier son article de petites phrases où il indique : « *ces questions sur la croyance sont fuyantes.* » Quand on se met à travailler ces questions on ne peut que reprendre à son propre compte cette énonciation d'O. Mannoni et éprouver à quel point effectivement ces questions sont fuyantes. Croyez-moi!

Sans doute parce que la croyance a à voir avec le Réel, le Réel sexuel qui est à l'origine du sujet et qu'il ne peut pas saisir. C'est pourquoi cette question du savoir lié à la croyance est si complexe et aiguë. Car si la mise en place du désir ouvre la question du *Che Vuoi ?*, « *que me veut l'Autre ?* », la mise en place de la croyance, elle, ouvre la question autrement plus vertigineuse de « *qui parle dans l'Autre ?* ».

Ainsi, repérer dans notre élaboration théorique que l'Autre est un lieu vide ne nous dédouane pas de croire, sauf à mettre ce savoir de la psychanalyse en place de fétiche venant suturer la division subjective.

Si nous ne pouvons pas ne pas croire, et si cette croyance est de structure, elle requiert cependant le consentement du sujet à entrer dans le langage au prix de sa propre division. Et l'acte symbolique de la croyance ne peut advenir que noué à ce Réel de la division.

C'est ce qui fait, me semble-t-il, une des difficultés de l'analyste, car à écouter ce qu'il en est de la croyance chez son patient et à consentir à en être le support c'est alors le Réel de sa propre division qu'il rencontre.

En ce sens on peut dire que permettre à quelqu'un de croire, ma foi, ce n'est pas si facile qu'on croit ! □

Bibliographie

- S. Freud, *Rêve et occultisme*, in *Nouvelles Conférences d'introduction à la psychanalyse*.
- S. Freud, *Rêve et télépathie*, in *Résultats, idées, problèmes*, II, PUF.
- S. Freud, *Psychanalyse et télépathie*, in *Résultats, idées, problèmes*, II, PUF.
- J. Lacan, Séminaire XI : *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, éditions de l'AFI.
- O. Mannoni, *Je sais bien, mais quand même...*, in *Clés pour l'imaginaire*.
- Jean de la Croix, *Poésies*, GF Flammarion, édition bilingue.
- Ch. Melman, *La croyance*, in *Bulletin de l'AFI*, n° 84, septembre 1999.
- W. Shakespeare, *Hamlet*.